



Centre dramatique
national
de Saint-Denis

DIRECTION
JULIE DELIQUET



Revue de presse

Les Chroniques

d'après Émile Zola

adaptation et mise en scène **Éric Charon**

« Crudité du texte, personnages bien trempés et actrices à vif surtout (Zoé Briau, Magaly Godenaire) font de cette proposition théâtrale une occasion saisissante d'observer les éternels mécanismes de l'emprise. »

Emmanuelle Bouchez - Télérama

« Il y a dans ces Chroniques de vibrantes idées de mise en scène. »

Libération

« Le spectacle réussit parfaitement son pari d'un théâtre social percutant, émouvant et engagé. »

Philippe Chevilley - Les Échos

« Éric Charon propose un montage audacieux qui use des outils du théâtre pour éclairer avec justesse les noirceurs de la condition humaine. »

Marie Sorbier - Les Inrockuptibles

« Ce spectacle aussi bien agencé que remarquablement interprété par des comédiens qui passent d'un rôle à l'autre avec beaucoup d'aisance, donnant à l'ensemble un impact et une fluidité, et surtout une intensité qui restitue à la perfection l'univers à la fois sombre, sensuel et profondément humain du romancier. »

Hugues Le Tanneur - Transfuge

« En entrecroisant, avec une belle intelligence, L'Assommoir et La Bête humaine, le comédien et metteur en scène signe au TGP de Saint-Denis un spectacle fort sur la condition humaine, la filiation, l'hérédité. »

Marie-Céline Nivière - L'Œil d'Olivier

« La distribution féminine est magistrale, les comédiennes tiennent leurs rôles, droites, malgré le sujet de la pièce qui ne les épargne pas. Les deux musiciens ponctuent tout le spectacle, prennent une place assez juste pour faire monter l'émotion, d'une manière très cinématographique. »

France Culture

« Au TGP, Éric Charon fait revivre les personnages de L'Assommoir et La Bête Humaine dans une fresque sociale, et fait montre de belles intuitions de mise en scène. »

Samuel Gleyze-Esteban - L'Humanité

« Un beau et émouvant moment théâtral. »

Claudine Arrazat - Critique Théâtre de Clau

« Les Chroniques est un grand spectacle, une plongée intense et vibrante dans l'univers de Zola. »

Frédéric Bonfils - Fou d'Art

« Zola a trouvé son théâtre, Gérard Philipe à Saint-Denis. Remarquable ! »

Sylvie Boursier - Un Fauteuil pour l'Orchestre

« Entre mélodrame social et roman noir, Zola brillamment revisité. »

Micheline Rousselet - SNES FSU

« Les Chroniques est un spectacle d'une grande intelligence et d'une grande finesse. »

Catherine Wolff - Vivant Mag

« Le pari d'Éric Charon est une grande réussite. »

Waheb Lekhal - Culture First

« L'implication scénique des acteurs en fait un théâtre intense. »

Véronique Hotte - Hotello

Les Chroniques

Publié le 11 décembre 2024



Tout part de Gervaise, la blanchisseuse dépeinte par Zola dans *L'Assommoir*, et conduit à Séverine, elle aussi victime des hommes dans *La Bête humaine*. Entre 1876 et 1890, dates de sortie respectives des deux romans, l'écrivain n'a pas lâché son sujet : la misère des femmes ouvrières.

Dans un spectacle en prise directe avec le public, installé autour du plateau, l'acteur-metteur en scène Éric Charon a lié ensemble les deux figures de Gervaise et Séverine pour donner au drame plus d'épaisseur encore. L'alcool y est le poison par lequel s'infiltré la violence, qui n'empêche pas pour autant la joie d'apparaître... au son de l'accordéon.

Crudité du texte, personnages bien trempés et actrices à vif surtout (Zoé Briau, Magaly Godenaire) font de cette proposition théâtrale (qui a besoin d'un peu de rodage) une occasion saisissante d'observer les éternels mécanismes de l'emprise.

Emmanuelle Bouchez

Les cordes très sensibles de l'actrice Zoé Briau

Publié le 9 décembre 2024



© Simon Gosselin

Les Chroniques

Harpiste, danseuse, mais aussi régisseuse chez Mnouchkine, la jeune comédienne de 32 ans, formée au théâtre national de Bordeaux, a toutes les cordes de l'art à son arc.

Dans un portrait théâtral mêlant deux héroïnes des romans de Zola (la Gervaise de *L'Assommoir* et la jeune Séverine de *La Bête humaine*), elle y incarne la seconde avec une présence sensible qui va crescendo. Il faut se dépêcher d'aller voir Zoé Briau au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, dans ces *Chroniques* inspirées par le romancier réaliste au metteur en scène Éric Charon. Car, à 32 ans, la harpiste et danseuse amateur, grandie à Montpellier, qui a voué son âme au théâtre, a été peu vue sur nos scènes franciliennes. Cette ex-stagiaire régisseuse chez Ariane Mnouchkine s'est surtout formée en Nouvelle-Aquitaine, écumée à partir de 2016, pendant et après sa formation à l'école du Théâtre national de Bordeaux.

Avec sa promotion, elle y a enquêté sur l'accueil réservé aux migrants : « une plongée dans la complexité des sentiments », se souvient-elle. Et y a rencontré un brillant artiste qui a « chamboulé » son approche du jeu : Sylvain Creuzevault, à l'origine de spectacles engagés où l'acteur est toujours un « créateur ». En 2019, dans l'atelier que celui-ci consacrait à Dostoïevski, elle avait actualisé « un archétype de vieille femme riche ». Chez Zola aujourd'hui, elle fait désormais sonner de manière contemporaine le parler cru et la peur à vif du monde ouvrier.

Emmanuelle Bouchez

Les spectacles de la semaine

Publié le 10 décembre 2024

«Libé» vous guide dans les pièces ou spectacles de danse à voir, à Paris ou en régions

Repenser à ses lectures de Zola n'évoque pas immédiatement la dénonciation des violences faites aux femmes, moins encore un bréviaire féministe. Pourtant: Gervaise, Nana, Séverine... elles peuplent de près ou de loin Les Chroniques d'Eric Charon, comédien chez Creuzevault ou Julie Deliquet, qui ici joue, met en scène et adapte deux romans, *L'Assommoir* et *La Bête humaine*, associés comme deux revers d'un même récit. Alors que chez Zola les femmes sont celles par lesquelles se transmettent les tares héréditaires des familles Rougon et Macquart, elles sont plutôt ici les cibles de la fatalité sociale et criminelle, malgré leur tentative d'y échapper. Si le pathétique de la mort de Gervaise et la dénonciation des féminicides par le juge d'instruction Denizet, ici figuré en femme, sont trop appuyés, il y a dans ces *Chroniques* de vibrantes idées de mise en scène : des néons clignotent les trains qui passent, les draps étendus par les blanchisseuses deviennent des écrans où projeter les échos d'un film noir, succédant à de belles scènes de bagarres ou de liesses, dans et hors la salle du Théâtre Gérard Philipe.

Théâtre : Zola au carré au TGP de Saint-Denis

Publié le 6 décembre 2024



Le trio infernal de *La Bête humaine* : Roubaud (Eric Charon), Séverine (Zoé Briau) et Lantier (David Seigneur). (© Simon Gosselin)

Dans « *Les Chroniques* », Éric Charon adapte deux romans de l'écrivain naturaliste, « *L'Assommoir* » et « *La Bête humaine* ». Avec sa troupe resserrée, cinq comédiens et deux musiciens, il nous offre un drame social hyperréaliste qui prend aux tripes.

Grande bagarre dans le hall du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis : on s'insulte, on balance des seaux d'eau, on en vient aux mains sur fond d'accordéon et de clarinette... Les lavandières de Zola plongent le public dans le bain avant qu'il ne s'installe dans la salle, sur deux gradins qui se font face. L'audacieux spectacle d'Éric Charon, *Les Chroniques*, fusion de deux romans de l'écrivain naturaliste, *L'Assommoir* (1876) et *La Bête humaine* (1890), peut vraiment commencer. Dire la misère sociale, la violence des hommes et le triste sort réservé aux femmes, tel est le propos de cette double fable tragique transposée dans le monde contemporain ou presque, les années 1970.

Gervaise a vu son mari Auguste Lantier partir avec une autre femme. Restée seule avec son fils Jacques, elle finit par épouser l'ouvrier-zingueur Coupeau et ouvre une blanchisserie. Hélas, Coupeau se blesse, tarde à guérir et se met à boire. Les deux époux sont bientôt rejoints par Auguste, qui a rompu avec sa maîtresse... et le foyer part à vau-l'eau. Dès années plus tard, alors que Gervaise, tombée dans la déchéance, a tiré sa révérence, Jacques est devenu conducteur de train. L'homme, tranquille en apparence, est un psychopathe : à chaque fois qu'il désire une femme, il a des pulsions meurtrières. Au passage d'un train, il est témoin d'un crime qui va le lier au couple infernal (Roubaud-Séverine) et le faire passer à l'acte...

INTENSITÉ ET NATUREL

Éric Charon, qui a fait ses armes chez Sylvain Creuzevault puis a rejoint le collectif In Vitro de Julie Deliquet, directrice du TGP, a le théâtre dit de « plateau » chevillé au corps. Son texte cousu main qui mélange les deux histoires à coups de flash-back est limpide. Le jeu des trois comédiennes et deux comédiens (dont lui-même) est remarquable d'intensité et de naturel.

Avec peu d'accessoires (tables, chaise, lampes...) et de sobres jeux de lumière, il nous plonge en enfer, entre mélodrame et polar. Zola nous prend aux tripes et fait frémir les lycéens nombreux dans la salle. La fin, réécrite un peu maladroitement pour intégrer la dimension #MeToo. - Jacques Lantier sera jugé pour son féminicide au lieu de périr sous un train - n'apporte pas grand-chose. Zola nous montre sans complaisance la brutalité des hommes à l'égard des femmes. À ce bémol près, le spectacle réussit parfaitement son pari d'un théâtre social percutant, émouvant et engagé. Après le puissant drame paysan d'Anne Barbot, tiré de *La Terre*, présenté dans la même salle l'an dernier, le TGP s'impose décidément comme un spécialiste des adaptations théâtrales de Zola.

Philippe Chevilly

Les Chroniques : Émile Zola adapté par Éric Charon, entre roman noir et drame social

Publié le 5 décembre 2024



© Simon Gosselin

Pourquoi lier sur scène *L'Assommoir* et *La Bête humaine* de Zola ? Éric Charon propose un montage audacieux qui use des outils du théâtre pour éclairer avec justesse les noirceurs de la condition humaine.

Au théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis, tout commence sur le seuil. Entre le parvis et le hall, les blanchisseuses de *L'Assommoir* donnent de la voix, penchées sur le linge et chahutées par le futur mari de Gervaise, déjà ivre et plein de vaines promesses. Dans ce prologue sous les yeux de la cité, la tragédie se met en place : une jeune mère, un homme violent et une bataille pour la dignité.

Ici, nul roi anxieux de la guerre à venir, mais des travailleuses, des ouvrières, qui courbent le dos pour gagner de quoi vivre. Pourtant, c'est bien le destin qui occupe Zola dans *La Bête humaine* et *L'Assommoir* - ces deux romans habilement tressés pour cette version scénique -, lesquels mettent à jour le poids de l'hérédité et de la violence répétée qui s'abat sur les femmes. On les tue, on les laisse dépérir, décharnées par le froid, la faim et la vulgarité des hommes. Dans cette vie réduite, le théâtre advient comme des fleurs sauvages au bord des voies du chemin de fer, aidé au plateau par les deux musiciens, présents mais discrets, qui font subtilement monter l'émotion et la prise de conscience.

UNE DRAMATURGIE DE ROMAN NOIR

Le dispositif bifrontal offre un espace de jeu tout en longueur, une fine bande comme une pellicule de cinéma sur laquelle Éric Charon imprègne une dramaturgie de roman noir. Les acteur·rices, très investi·es, portent la charge de leurs personnages, les corps se voûtent, les jambes claudiquent, les défaites cisailent les visages que les spectateur·rices peuvent observer de très près. Cette violence sociale se déploie sur deux générations, de la misère de la mère, Gervaise, aux pulsions meurtrières du fils, Jacques, sans jamais perdre la trame qui noue la fatalité : les lumières cinématographiques font glisser les décennies sans heurts, une chemise qui se ferme, et le fils devient le père.

Si les textes portent les ombres du polar, les comédien·nes jouent le drame social. Les deux registres se joignent avec évidence grâce au regard du·de la spectateur·rice, en travelling, qui embrasse cette réalité, trop proche de notre quotidien pour laisser indifférent. Évitant le double écueil de reconstituer une France du XIX^e siècle ou de rendre tout à fait contemporain le drame, Éric Charon laisse les intrigues dans une zone grise qui sied à la prose zolienne et à la liberté du public.

Dans le ventre de Zola À Saint-Denis, les Rougon-Macquart résonnent sur scène

Publié le 3 décembre 2024



© Simon Gosselin

Avec *Les Chroniques d'après L'Assommoir* et *La Bête humaine*, en ce moment au Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis, Éric Charon entraîne le spectateur dans un spectacle servi par des acteurs hors pair au cœur de l'univers intense du romancier.

Dès les premiers mots furieusement échangés à l'entrée du théâtre entre Gervaise et Virginie, le ton est donné. La gouaille fait penser à Arletty bien sûr ou à Marcel Dalio, voire à Louis Jouvet ; autrement dit, à des figures du cinéma français des années 1930 à 1950. Pour autant on est loin dans cette excellente adaptation des romans *L'Assommoir* et *La Bête humaine* d'Émile Zola, mise en scène par Éric Charon, d'une pâle imitation de ces monstres sacrés. On sent bien au contraire à quel point ces piques cinglantes dont la verdeur réjouit impliquent chez les protagonistes un engagement du corps. Or non seulement cet engagement est toujours parfaitement dosé, quelle que soit la tension ou la situation de crise, mais les répliques suffisamment explicites par elles-mêmes ne sont jamais surjouées.

En ouvrant le spectacle par ce crêpage de chignon avec ses « Salope ! », ses « Attends voir, gadoue ! », ponctués de seaux d'eau qu'on s'envoie à la figure, Éric Charon installe le spectateur au cœur du sujet. C'est drôle, vif et saignant. La scène se passe au bord d'un lavoir, d'où la réplique ultime de Gervaise qui accuse Virginie de lui avoir pris son compagnon : « donne ta peau que j'en fasse des torchons ! ». On en appelle au public pour résoudre la situation qui pourrait dégénérer. Un accordéoniste calme le jeu. Survient Coupeau qui propose à Gervaise de vivre avec elle et d'élever ensemble le petit Jacques, l'enfant qu'elle a eu d'Auguste Lantier, l'homme qui l'a abandonnée à peine deux mois plus tôt.

Après quoi, une fois dans la salle, on assiste au dialogue presque secret entre Jacques devenu adulte et Phasie, sa marraine aveugle. Le dispositif bi-frontal crée une proximité avec les personnages comme si le public ne se contentait pas d'assister au spectacle, mais participait en tant que figurant. Impossible dans ces conditions de ne pas entrer en empathie avec les protagonistes. Comme ce Jacques un peu maladroit dont la marraine connaît les tendances morbides. Il est mécanicien sur une locomotive, d'où cette réflexion de Phasie : « Seulement, tu files ! Y'a tant d'hommes tant de femmes qui défilent dans le coup de tempête des trains... Mais c'est pas une manière de voir le monde. Ah, c'est une belle invention. On va vite, on est plus savant... Mais les bêtes sauvages, ça reste des bêtes sauvages, on aura beau inventer des mécaniques meilleures encore, il y aura quand même des bêtes sauvages en dessous ».

Jacques a été témoin d'un assassinat à bord d'un train commis par un certain Roubaud et sa femme Séverine. Lui-même est travaillé par des pulsions de meurtre, c'est un tueur en puissance. Lors d'un interrogatoire, sa déclaration innocente les époux avec qui il se lie et surtout tombe fou amoureux de Séverine. Alternant entre les romans, le spectacle est composé de séquences prélevées au sein des deux textes qui progressivement s'emboîtent à la façon d'un puzzle. Les scènes impeccablement construites pétillent de vie comme ce moment dans la boutique de Gervaise où le linge sèche au chaud avant d'être repassé tandis qu'au-dehors il gèle. Avec elle il y a Clémence son employée, Virginie entrée là frigorifiée et enfin Coupeau avec quelques verres dans le nez. Plus tard ils font la fête prenant le public à partie quand l'arrivée d'Auguste Lantier, le père de Jacques, jette soudain un froid.

Dans une séquence suivante, Gervaise et Coupeau apparaissent en pleine déchéance enviant le sort de Nana, autre héroïne du cycle des *Rougon-Macquart*. Entremêler ainsi plusieurs intrigues n'est pas le moindre mérite de cette incursion dans l'œuvre du romancier. Ainsi le dernier dialogue entre Jacques et Séverine les montre en amoureux chamboulés par une série d'épreuves. La scène se déploie à travers une double focale puisqu'elle est simultanément commentée par Denizet qui interroge Jacques sur le meurtre qu'il a commis. Séverine lui demande de tuer son mari pour qu'ils puissent commencer une nouvelle vie en Amérique. Ça finira mal évidemment dans ce qui est un des points d'orgues de ce spectacle aussi bien agencé que remarquablement interprété par des comédiens qui passent d'un rôle à l'autre avec beaucoup d'aisance, donnant à l'ensemble un impact et une fluidité, et surtout une intensité qui restitue à la perfection l'univers à la fois sombre, sensuel et profondément humain du romancier.

Hugues Le Tanneur

Les Chroniques : le formidable Zola deux en un d'Éric Charon

Publié le 3 décembre 2024



© Simon Gosselin

En entrecroisant, avec une belle intelligence, *L'Assommoir* et *La Bête humaine*, le comédien et metteur en scène signe au TGP de Saint-Denis un spectacle fort sur la condition humaine, la filiation, l'hérédité.

Qu'elle est belle cette idée de puiser dans les deux volumes, le 7^e et le 17^e, des Rougon-Macquart pour en faire ces Chroniques d'une vie qui mène une mère, Gervaise et son fils Jacques à la catastrophe ! Éric Charon pousse plus loin l'exercice, en ce moment très en vogue, d'adapter au théâtre des romans et réussit à nous donner envie de replonger dans toutes l'œuvre de Zola !

LA BÊTE NE SORT PAS DE NULLE PART

Avec cette série de 20 tomes, Émile Zola s'est attaché à retranscrire « l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire » et à chroniquer ainsi la fin du XIX^e siècle. Il s'est aussi essentiellement intéressé aux tares génétiques, souvent héréditaire, qui entachaient les familles. Avec *L'Assommoir*, où il explore les ravages causés par la misère et l'alcoolisme et *La bête humaine*, sur ses conséquences, on est bien servi !

La très belle trouvaille d'Éric Charon est d'avoir remis le petit Jacques Lantier dans le foyer de Gervaise et de Copeau, alors qu'il n'apparaît pas dans *L'Assommoir* et de faire disparaître ses frères aînés, Claude (*L'Œuvre*) et Étienne (*Germinal*). Car lorsque Zola invente le personnage de Jacques pour sa *Bête humaine*, il sort de son chapeau ce troisième fils, indiquant qu'il a été envoyé très tôt chez une tante prénommée Phasie. On peut dire alors, que le metteur en scène comble les trous de l'auteur et donne la formidable lecture des dérèglements d'un homme qui ne peut aimer physiquement une femme sans éprouver le besoin de la tuer.

UNE BELLE ATMOSPHÈRE

Le spectacle démarre sur le crêpage de chignons au lavoir entre Gervaise et Virginie. La première vient d'être abandonnée par Lantier, le père de son fils, pour Adèle, la sœur de la seconde. Arrive Copeau, l'ouvrier-zingueur qui se propose d'épouser la femme délaissée. En quelques mots, tout est déjà dit sur la misère dans laquelle se trouvent les personnages. Pour accentuer ceci, Éric Charon a placé l'action hors de la salle, mais on ne peut en dire plus pour ne pas gâcher la surprise. Cela marche très bien, car cela projette le public au cœur de la rudesse de l'environnement, où tout se passait à la vue de tous.

Lorsque les spectateurs entrent dans la salle Mehmet Ulusoy, ils s'installent en bi-frontal. Avec ses poutres, cette salle se prête bien à l'imagerie de l'époque. Cet espace se transforme par le déplacement des tables, des jeux de lumières, en la blanchisserie de Gervaise, en la maison des Roubaud, en un quai de gare ou un tunnel... Il ne faut pas oublier les deux musiciens, Maxime Perrin et Samuel Thézé qui par leur présence apportent une touche sonore considérable. Charon déploie alors sa machinerie théâtrale dans laquelle on voit Jacques répondre de ses actes et où surgissent en flash-back son enfance et la descente aux enfers de sa mère. C'est passionnant.

UNE INTERPRÉTATION AU DIAPASON

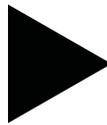
Parce que nous sommes concentrés sur quelques personnages interprétés par des comédiens et comédiennes remarquables, on ne se perd jamais. Dans le rôle des Lantier père et fils, inscrivant la rudesse du premier et la grande sensibilité du second, David Seigneur est impressionnant. Magaly Godenaire, en Gervaise comme en Phasie, est bouleversante. Sa tirade finale annonçant la triste fin de Gervaise est un grand moment d'émotion pure. Éric Charon est un Copeau édifiant qui ne cesse de tituber vers sa perte. Il l'est tout autant lorsqu'il devient le tyrannique Roubaud. Zoé Briau, attachante dans le personnage de Clémence, fait ressortir toutes les fêlures de Séverine qui mèneront Jacques au drame. Dans les personnages de Virginie dite « la Poisson », Flore, Denizet, Cauche, Aleksandra de Cizencourt est parfaite.

Avec ses *Chroniques*, Charon rappelle que Zola avait su croquer les conditions de la femme, leur asservissement à l'homme, leur précarité, leur solitude, leur dévouement, leurs sacrifices... Et que là-bas, sur les Grands Boulevards, la petite Anna, fille de Gervaise et de Copeau, est devenue Nana. La fin du Second Empire a sonné. Le XX^e siècle se profile, d'où l'idée des costumes d'inspiration années 1970. Et c'est en cela que Zola résonne toujours autant.

Marie-Céline Nivière

Les Chroniques d'Éric Charon : les textes croisés d'Émile Zola au théâtre

Publié le 2 décembre 2024



Écoutez la critique

Éric Charon puise dans sa passion pour l'œuvre d'Émile Zola matière à inventer un spectacle en forme de voyage dans l'épopée du romancier. Séduit par la modernité et la puissance des thèmes sociaux et politiques abordés dans la saga des *Rougon-Macquart*, il choisit d'associer deux épisodes phares : l'histoire de la déchéance de Gervaise, héroïne de *L'Assommoir* et l'enquête policière au cœur de *La Bête humaine* où l'on retrouve Jacques Lantier, le fils de Gervaise, en proie à des pulsions meurtrières.

Au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, le comédien et metteur en scène, membre du Collectif In Vitro depuis 2009, s'attaque à l'œuvre de Zola et donne à voir la nature humaine au plus près de sa noirceur, de sa fragilité et de sa misère.

LES AVIS DES CRITIQUES

Marie Sorbier : « Pour moi, c'est une belle surprise. J'étais d'abord mitigé par l'idée de faire du Zola au théâtre, je la trouvais un peu compliquée. Mais le montage particulièrement habile et la grande prestation des comédiens portent à merveille le projet. Le montage entre les deux œuvres est extrêmement fluide. Il commence d'ailleurs par une première scène extrêmement bien pensée qui s'approprie l'espace hors de la scène et brise le symbolique du théâtre pour attirer des personnes extérieures à l'intérieur de la salle. La scénographie nous implique physiquement à l'intérieur de la pièce. De plus, l'écriture nous laisse beaucoup entendre la langue de Zola, en conservant dans le phrasé l'argot et proposant un travail physique fait sur le corps des acteurs qui laissent voir le poids progressif de la misère sur eux. La distribution féminine est magistrale, les comédiennes tiennent leurs rôles, droites, malgré le sujet de la pièce qui ne les épargne pas. Les deux musiciens ponctuent tout le spectacle, prennent une place assez juste pour faire monter l'émotion, d'une manière très cinématographique. »

Philippe Chevilly : « Avec ses Chroniques, Éric Charon nous propose un très bon agencement de deux gros morceaux de Zola, avec en prime des comédiens très crédibles. Le jeu étant très naturel, il en devient assez intemporel. Mais la manière un peu forcée d'essayer d'ancrer toujours Zola dans notre temporalité n'est pas toujours nécessaire. Mais j'avoue avoir été un peu déçu par la fin du spectacle. Bien qu'elle soit une bonne idée, je trouve qu'elle tombe un peu trop vite, bien que cela ne gâche en rien la grande qualité du spectacle. Mais le jeu des comédiens, d'un naturel confondant, a su captiver tout le public, jeunes scolaires y compris. Ce qui est un joli tour de force pour une adaptation de Zola. »

L'Humanité

Les Chroniques d'Éric Charon, aux temps de Zola

Publié le 1^{er} décembre 2024



© Simon Gosselin

Au TGP, Éric Charon fait revivre les personnages de *L'Assommoir* et *La Bête Humaine* dans une fresque sociale, et fait montre de belles intuitions de mise en scène.

Dans le texte qu'il consacrait aux *Rougon-Macquart* dans *Logique du sens*, Gilles Deleuze notait l'affinité qui liait, par avance, la littérature naturaliste d'Émile Zola au cinéma. Aussi le montage alterné effectué par Éric Charon à partir de *L'Assommoir* et *La Bête humaine* a-t-il trouvé sa place dans le TGP dirigé par Julie Deliquet, laquelle s'est souvent attachée, de Bergman à Wiseman, à déplier la matière filmique au plateau. « Tant de précinéma » chez Zola, observait Deleuze. Le philosophe voyait dans le passage des locomotives de *La Bête humaine* une image en mouvement, déjà.

À l'adaptation et à la mise en scène, Éric Charon, comédien fidèle de Deliquet, tente donc de travailler ce que le cinéma possède « en plus » sur le théâtre : la maîtrise du temps. La série des *Rougon-Macquart* en superpose deux, le temps individuel et le temps atavique. Les événements traversés à l'échelle d'une vie, et la ligne d'hérédité qui court en sous-main. Au plateau, il s'agit ici d'organiser ce mélange de temporalités, de donner corps à ces durées superposées.

LA GOUAILLE DE LA GOUTTE-D'OR

La pièce démarre dans la rue, au pied du TGP, sous le regard des passants qui s'arrêtent dans leurs courses. Gervaise et Clémence en ont contre Virginie. Les seaux d'eau volent et s'étalent sur le sol. Les comédiennes Magaly Godenaire, Zoé Briau et Aleksandra de Cizancourt incarnent la gouaille de la Goutte-d'Or ouvrière à la seconde moitié du XIX^e. Au milieu des insultes, un accordéon de musette se met à chanter. Gervaise dit son « cœur crevé » dans un slam, le seul de toute la pièce.

Arrivée en salle Mehmet Ulusoy. Jacques Lantier, mécanicien à la Compagnie de l'Ouest, rend visite à sa marraine Phasie, cueillie dans son quotidien d'ennui, au bord des rails – l'un des nombreux personnages des *Rougon-Macquart* incarnés par les cinq comédiens. Pas de costumes d'époque ici, mais un décor populaire que l'on croirait sorti des années cinquante. Le bruit du train interrompt les dialogues. Regarder par la fenêtre d'un wagon qui passe comme un coup de vent, « c'est pas une manière de voir le monde », lamente Phasie.

Les Chroniques, à l'inverse, prennent volontiers le temps. Chez Gervaise ou dans sa blanchisserie, on voit la vie qui passe, heurtée par l'alcool, alourdie par la misère et les tares héritées. La joie d'un banquet le dispute à la tragédie. La mort bouillonne en souterrain et transperce parfois. Roubaud a tué, Jacques Lantier tuera et Séverine s'arrêtera dans son geste. Le juge d'instruction Denizet, réincarné en femme, mettra enfin Lantier face à son féminicide.

Dans un décor encore un peu trop statique le soir de la générale, mais qui se rodera avec le temps, la mise en scène d'Éric Charron fait exister ces deux polarités. *Les Chroniques* laissent se dérouler les scènes de vie comme si la caméra tournait en continu, mais jouent d'effets de montage qui rappellent au drame sous-jacent. Entre deux gradins de spectateurs, le plateau se déroule tout en long. L'œil, d'un bout à l'autre, opère son découpage. Ici une longue gorgée d'alcool, là un verre saisi d'une main hasardeuse, prêt à éclabousser la table de sa couleur rouge. À un moment, alors que Denizet interroge Jacques, Séverine s'approche de nous pour nous fixer droit dans les yeux. Une lucidité lui vient. « C'est monstrueux, ça me fait peur ».

Samuel Gleyze-Esteban



Les Chroniques, d'après l'œuvre d'Émile Zola, mise en scène d'Éric Charon, au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis

Publié le 10 décembre 2024



© Simon Gosselin

Captivant, Éloquent, Poignant.

Sous le titre de *Les Chroniques*, Eric Charon nous offre une adaptation intéressante réunissant la trame principale de *L'Assommoir* et de *La Bête humaine*. Dans *L'Assommoir*, Eric Charon fait apparaître Jacques Lantier, cela intensifie les problèmes psychologiques dues à l'hérités et à l'enfance. Zola avait donné pour enfants à Gervaise : Claude (né en 1842) et Etienne (né en 1846) Lantier ainsi que Anna Coupeau (dite Nana, née en 1852). Jacques ne sera ajouté qu'après. En effet, Zola avait prévu de mettre Étienne dans *La bête humaine*, mais le personnage ne correspondait pas au rôle qu'il devait jouer dans *La Bête humaine* et il le garda pour *Germinal*.

Dans *La Bête humaine*, Eric Charon introduit une juge féminine, cela intensifie le regard de la justice reduite aux femmes vis à vis de la violence masculine, un sujet brûlant et malheureusement toujours contemporain.

Nous sommes à Paris où Gervaise abandonnée par Auguste Lantier a épousé Coupeau qui malheureusement vient d'avoir un accident et se complait dans la beuverie. Gervaise femme courageuse, généreuse, dynamique travaille dur dans sa blanchisserie pour élever ses enfants mais le destin s'acharne sur elle, *L'Assommoir* porte bien son nom. Malgré les épreuves à surmonter, Gervaise garde espoir, avec entrain elle nous invite à partager la joyeuseté du banquet dressé pour sa fête, c'est gaie, vivant et réjouissant. Magaly Godenaire est une remarquable Gervaise, la justesse et la profondeur de son jeu nous chavirent.

Dans *La Bête humaine*, Jacques Lantier, fils de Gervaise, conducteur de train, bichonne sa locomotive comme une bien-aimé. Jacques évite les femmes car il est hanté par une pulsion meurtrière envers elles, héritage épigénétique de ses ancêtres. Un jour lors de son repos, il aperçoit de la gare une scène de crime dans le compartiment d'un train qui défile à grande vitesse sous ses yeux. Il distingue une femme qu'il retrouve plus tard et dont il s'éprend.... Un roman construit comme un thriller.

Les deux histoires s'entrecroisent avec naturel et simplicité : l'amour, la mort, l'hérédité, la misère, le monde du labeur, la violence faite aux femmes, les dégâts de l'alcoolisme se côtoient ainsi que la solidarité, le courage et la générosité qui unis ces femmes qui sont sous le joug des hommes.

La mise en scène en bis frontal casse le quatrième mur, nous ne sommes point de simples spectateurs mais les contemporains de cette chronique humaine. Maxime Perrin (accordéon, percussions et clavier) et Samuel Thézé (clarinette et sampling) accompagnent en live cette tragédie humaine, leur musique intensifie les émotions.

Les comédiens : Zoé Briau, Éric Charon, Aleksandra de Cizancourt, Magaly Godenaire, David Seigneur sont remarquables, ils glissent d'un rôle à l'autre avec aisance et conviction. Ils nous bouleversent, nous captivent et nous enchantent. Un beau et émouvant moment théâtral.

Claudine Arrazat

Les Chroniques, un Zola revisité entre mélodrame social et roman noir

Publié le 10 décembre 2024

Le metteur en scène Éric Charon nous offre une adaptation audacieuse de deux œuvres majeures d'Émile Zola, *L'Assommoir* et *La Bête humaine*, réunies sous le titre *Les Chroniques*. Dans une mise en scène contemporaine et inventive, le spectacle explore avec intensité la filiation, l'hérédité, et les tourments humains, tout en actualisant les thématiques sociales et psychologiques du cycle des Rougon-Macquart.

UNE REDÉCOUVERTE DE ZOLA À TRAVERS UN PRISME CONTEMPORAIN

Charon réinterprète Zola en l'ancrant dans une lecture moderne. À travers une esthétique résolument actuelle, l'œuvre déploie les tragédies humaines de Gervaise, la blanchisseuse courageuse, et de son fils Jacques Lantier, machiniste et meurtrier hanté par ses pulsions. La mise en scène ne cherche pas à reconstituer le XIX^e siècle, mais plutôt à évoquer des problématiques universelles et contemporaines, notamment les violences faites aux femmes. L'ajout du personnage inédit de Denizet, une juge féminine, renforce cette actualité en apportant une dimension analytique et critique.

UN THÉÂTRE SENSORIEL ET IMMERSIF

Le dispositif scénique bifrontal, rappelant une arène ou un tribunal, immerge le spectateur dans un espace d'observation et de jugement. Ce choix accentue l'oppression ressentie par les personnages et fait écho à la mécanique sociale implacable décrite par Zola. La proximité avec les comédiens renforce l'intensité dramatique et donne vie aux tensions psychologiques et sociales de l'œuvre.

La musique, jouée en direct par deux musiciens, ajoute une profondeur émotionnelle et une touche cinématographique au spectacle. Elle ponctue les scènes avec justesse, oscillant entre suspense et mélancolie, tout en évitant de surcharger l'ensemble.

UNE INTERPRÉTATION BRILLANTE ET FLUIDE

Les comédiens livrent une performance remarquable, jonglant avec fluidité entre les différents rôles. Le rythme particulier de la première partie captive, grâce à une diction travaillée qui souligne la richesse de la langue de Zola. Les scènes s'enchaînent avec une grande cohérence, offrant une exploration subtile des thématiques zoliennes, notamment la transmission des fêlures familiales et l'impact du milieu social.

DES PARTIS PRIS QUI DIVISENT

Si l'ajout du personnage de Denizet permet d'approfondir la réflexion sur la justice et la violence masculine, il pourrait diviser le public. Certains spectateurs pourraient percevoir cette figure comme une dilution de l'intensité dramatique initiale. Cependant, cette innovation enrichit le spectacle en ouvrant une perspective féministe absente des adaptations classiques de Zola, notamment celles de Renoir ou Fritz Lang.

UNE RELECTURE NÉCESSAIRE ET AUDACIEUSE

Avec *Les Chroniques*, Éric Charon réussit le pari de revisiter Zola tout en respectant son essence. Entre le mélodrame poignant de *L'Assommoir* et la noirceur oppressante de *La Bête humaine*, le spectacle s'impose comme une fresque sociale et humaine d'une grande pertinence. L'équilibre entre fidélité à l'œuvre originale et création contemporaine fait de cette adaptation un événement théâtral marquant, une invitation à redécouvrir l'un des plus grands auteurs français à travers un prisme nouveau.

Les Chroniques est un grand spectacle, une plongée intense et vibrante dans l'univers de Zola. Entre innovation et respect des classiques, cette adaptation théâtrale nous rappelle la modernité des thématiques zoliennes et leur résonance avec notre époque. Un véritable bijou de théâtre à ne pas manquer.

Les Chroniques, d'après l'œuvre d'Émile Zola, mise en scène d'Éric Charon, au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis

Publié le 5 décembre 2024



© Simon Gosselin

Ça pue, Zola, rien qu'à le lire, les relents de linge sale dans la blanchisserie de Gervaise, la vapeur d'eau, la bibine à trois balles. Lantier a les mains dans le cambouis de sa locomotive, bourre de charbon la gueule de sa chaudière à vapeur et se colle à elle pour ressentir sa chaleur.

Comment traiter de cette violence sans l'édulcorer ? Comment faire sentir la crasse, l'exploitation, les odeurs de mort, sans caricaturer ? Éric Charon ne choisit pas la facilité. Dans la cuvée des *Rougon Macquart* *L'Assommoir* et *La Bête Humaine* sont les plus « casse poitrine » des alcools et le metteur en scène n'a peur ni des mots ni des images de Zola en enchâssant les deux romans dans une mise en scène naturaliste, éblouissante de beauté et d'énergie vitale. Dans le noir, on en a le cœur brisé. Ça commence dans le hall du théâtre avec un crépage de chignon entre Gervaise et Virginie qui lui a piqué son mari Auguste Lantier. Magaly Godemaire et Aleksandra de Cizancourt donnent à l'argot des faubourgs (ce style « fangeux » tant reproché à l'auteur) une énergie presque virile à la limite de l'essoufflement, amplifiée parfois en une hilarité rabelaisienne, comme une toile à la Bruegel, scandée sur l'accordéon d'un bal musette. Tout est déjà écrit dans ce prologue magistral, le dynamisme d'une femme pugnace, qui croit encore au bonheur, le baiser avec Coupeau, le couvreur zingueur, comme une première chute.

Dans la salle, les gradins en bifrontal nous projettent dans l'arène, on décortique, tableau après tableau le chemin qui mène à la fracture et on regarde les hommes tomber. L'adaptation croise habilement le destin de Gervaise et celui de son fils Jacques Lantier, mécanicien ferroviaire qui a été témoin d'un assassinat commis par un bourgeois, Roubaud, et sa femme Séverine. Au mauvais endroit, au mauvais moment, Lantier ne résistera pas à ses pulsions de meurtre et étranglera Séverine dont il est amoureux, comme un meurtre rituel, l'accomplissement d'un fatum tragique.

Ça commence par la malédiction d'une sorte de veuve noire aveugle, la marraine de Lantier, à qui il confie être un homme qui se hait comme pourri à l'intérieur. Pour Gervaise il suffit d'un peu de bonheur pour que tout recommence, on la voit pimpante au début dans sa blanchisserie au milieu des draps qui sèchent.

Progressivement tout se détraque. Éric Charon dans le rôle de Coupeau est remarquable, il titube avec un mouvement de balancier d'horloge, ricane bêtement comme les piliers de bar et se prend les pieds dans les jupons de Gervaise. « Il l'empoigne, il ne la lâche pas. Elle s'abandonne, étourdie par un léger vertige, sans dégoût pour l'haleine vineuse de son mari. Et le gros baiser qu'ils échangent à pleine bouche, est

comme une première chute, dans le lent avachissement de leur vie. » Zoé Briau dans le rôle de Clémence, la repasseuse, a la gouaille d'une fleur de pavé, pas bégueule la même qui ne manque pas de répartie « Bah ! monsieur Coupeau, un petit verre de cric, ce n'est pas mauvais. Moi, ça me donne du chien... Puis, vous savez, plus vite on est tortillé, plus c'est drôle. Oh ! je ne me monte pas le bourrichon, je sais que je ne ferai pas de vieux os. » Zoé Briau jouera également Séverine, femme fatale et fragile, anesthésiée d'emblée par tout ce gâchis, qui a renoncé à se battre, avec une remarquable transformation à vue de la comédienne.

La décrépitude se manifeste par des troubles de la parole, un déséquilibre, une respiration saccadée, l'impossibilité de se réchauffer. Les tables, les paniers à linge, la vaisselle, ces signes tangibles d'hospitalité et d'aisance finissent par se briser, on passe de la propreté (le linge est blanc immaculé) à la crasse, au laisser aller.

Entre la fin de l'enfance et l'âge adulte, quelque chose se joue, un sentiment d'aliénation et de défaite qui se perpétue de père en fils. David Seigneur dans le rôle de Jacques Lantier, emmuré dans son secret, le montre par sa dégaine voûtée, le voile de sa voix, cette masse de muscles qui ne servent à rien. L'implosion de Gervaise est un grand moment avec l'engourdissement de la chaire, l'endurcissement qui la rend insensible à la douleur, comme détachée de son corps, de sa famille, de sa vie.

Ni les costumes, ni la scénographie ne sont datés, chacun peut s'y reconnaître, retrouver le monde ouvrier ou paysan de ses grands-parents et arrière-grands-parents, si dur qu'on ne tient que par l'alcool, un monde où le viol des jeunes filles est monnaie courante et où l'infanticide est le dernier recours des femmes quand « Les enfants poussent sur la misère comme des champignons sur le fumier ».

Éric Charon a l'intelligence de mettre au centre le texte de Zola, il pioche dans cette langue à l'oralité crue, terrible et drôle, délicate parfois et dépourvue de tout misérabilisme. Sa direction d'acteurs fédère la troupe, l'aide à se surpasser autour d'une énergie commune pour incarner les invisibles, des gens qui vivent à bas bruit et qu'on oublie souvent, y compris dans le milieu artistique. Le metteur en scène porte un discours que la politique a évacué à l'heure du tweet et des effets d'annonce, dans une proximité avec le public, c'est violent et musical. « Un acteur doit savoir danser dans ses chaînes », disait Nietzsche, après *Le Baiser comme une première chute* et *La Terre* d'Anne Barbot, *Les Chroniques*, Zola a trouvé son théâtre, Gérard Philipe à Saint-Denis. Remarquable !

Sylvie Boursier

Entre mélodrame social et roman noir, Zola brillamment revisité

Publié le 5 décembre 2024



© Simon Gosselin

La littérature de Zola est très cinématographique et a d'ailleurs fait l'objet de nombreuses adaptations au cinéma. Tout comme Julie Deliquet, avec qui il a souvent travaillé et qui aujourd'hui dirige le Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, Éric Charon aime l'alliance entre théâtre et cinéma. Il a choisi Zola pour l'aspect socio-politique de ses histoires mais aussi leur découpage quasi-cinématographique. Il a ici regroupé le septième et le dix-septième volume de la série des *Rougon-Macquart*, *L'Assommoir* et *La Bête humaine*.

Dans son adaptation, il a centré son propos sur ce qui lui semblait important dans les deux romans, l'importance de la condition sociale, la précarité de la condition ouvrière, la misère et le rôle de l'hérédité. Le récit suit les trajectoires de deux femmes, Gervaise et Séverine de leur jeunesse à leur fin tragique. Gervaise, véritable mère courage est entraînée dans sa chute par son mari Coupeau et son amour de jeunesse Auguste Lantier, père de Jacques, que l'on retrouve dans *La Bête humaine* maudissant son hérédité pourrie par la misère et l'alcoolisme. Séverine, violée dans sa jeunesse par Grandmorin directeur des chemins de fer et mariée sans amour à Roubaud, croira avoir trouvé l'amour avec Jacques Lantier. Mais celui-ci emporté par ses pulsions la tuera.

L'histoire, débarrassée de certaines péripéties, est rendue suffisamment claire pour qu'on passe sans difficulté d'un roman à l'autre.

Tout démarre, dans le hall du théâtre largement ouvert sur la rue, par la violente dispute entre deux lavandières Gervaise et Virginie. La première vient d'être abandonnée par son amant Auguste Lantier qui lui a préféré la soeur de la seconde. Entre injures et seaux d'eau qui valsent, un ouvrier zingueur Coupeau, essaie de convaincre Gervaise de l'épouser. On est plongé au coeur d'un quartier populaire et miséreux où des musiciens de rue entament une chanson, tandis que tout se fait devant les yeux de tous. Les spectateurs entrent ensuite dans la salle disposée en bifrontal. Au plus près des acteurs ils peuvent sauter du mélodrame social de *L'Assommoir* aux soubresauts de roman noir de *La Bête humaine*. Le plateau se prête aussi bien à devenir la blanchisserie qu'a réussi à acheter Gervaise, avec des cordes tendues où sèchent les draps, que la salle où généreusement elle nourrit employées, voisins, son mari Coupeau qui, devenu incapable de travailler a sombré dans l'alcoolisme et Lantier parasite revenu de ses escapades. Ce sera aussi le logement des Roubaud, la maison de la marraine de Jacques Lantier d'où l'on entend le train qui passe avec sa locomotive la Lison que Jacques « aime plus qu'une femme ». Les comédiens sont en costumes modernes nous détachant de l'époque de Zola pour nous inciter à penser à ce qui aujourd'hui encore nous rapproche du propos de Zola, la précarité, l'hérédité sociale, une justice de classe qui protège les puissants et enfin la domination masculine, puisque ce sont les femmes qui sont au centre de l'adaptation.

Deux musiciens sur scène, parfois même assis au milieu du public au premier rang, Maxime Perrin et Samuel Thézé créent un univers sonore qui évoque la rue, la blanchisserie, le train et accompagnent avec force l'émotion des spectateurs. Magaly Godenaire est bouleversante en Gervaise, que sa générosité et son courage n'ont pas sauvé de la déchéance, de la misère et d'une fin tragique. Zoé Briau révèle toutes les fêlures de Séverine (viol, mariage décevant) et passe de la peur qui la fige à la libération par l'amour puis à la déception. David Seigneur campe les deux Lantier, le père, rude et alcoolique, parasite sans vergogne et le fils en proie à ses troubles mentaux. Éric Charon incarne Copeau qu'un accident du travail va faire plonger dans l'alcoolisme et la misère. Aleksandra de Cizancourt complète une distribution homogène et convaincante.

De ce tableau de la condition ouvrière minée par la précarité, la misère et l'alcoolisme ressortent deux beaux portraits de femmes qui se battent, en dépit de la solitude et de la domination masculine pour s'en sortir mais n'échapperont pas à la chute.

Micheline Rousselet

Les Chroniques

Publié le 3 décembre 2024



© Simon Gosselin

« En principe, j'évite les spectacles basés sur un roman. Mais j'aime bien Zola et je ne sais pourquoi, le titre « chroniques » m'a laissé penser à un travail sur les écrits journalistiques de l'écrivain autour de l'affaire Dreyfus. Contre-sens total et tant mieux car la proposition présentée par Éric Charon a largement dépassé toutes mes attentes. »

C'est vrai qu'il est sacrément polysémique ce mot, chronique : chronique pour une tribune médiatique, chronique pour une maladie, chronique judiciaire. Il comporte dans tous les cas cette notion de répétition dans la durée. N'est-ce pas le postulat des *Rougon-Macquart*. Cette hérédité des tares et de la misère sociale ? Aujourd'hui, on parlerait de déterminisme et de transgénérationnel. Cet anachronisme sémantique infuse tout le spectacle pour faire entendre la contemporanéité des thèmes portés par Zola. Dans cette optique, Éric Charon a fait un montage de deux romans, *L'Assommoir* et *La Bête Humaine* en partant de Jacques Lantier, tueurs de femmes, pour remonter à son enfance chez Gervaise. Au texte original, il a adjoint le procès de Jacques mené par une juge femme. Tiens, tiens, et si c'était la chronique judiciaire du féminicide ? Quoiqu'il en soit, moi qui connais aussi bien *L'Assommoir* que je connais mal *La bête humaine*, je peux attester que l'on peut assister au spectacle totalement vierge des romans initiaux.

Cette prouesse relève du montage des textes, donc, et des transitions. Transitions d'un roman à l'autre, d'une scène à l'autre, d'un personnage à l'autre. C'est d'une fluidité déconcertante. Ils sont 5 comédiens, non sonorisés, à se partager 15 rôles. On peut mesurer leur talent à leur propension à se métamorphoser en changeant de personnages. C'est le cas d'Éric Charon lui-même qui campe, tour à tour, un Coupeau (mari de Gervaise) gentiment lâche et alcoolique et un Roubaud (mari de Séverine) en parangon du pervers narcissique. Zoé Briau n'est pas en reste entre une Clémence (petite-main de Gervaise) délurée et une Séverine (femme de Roubaud) psychologiquement morte. On pourrait continuer ainsi notamment avec Aleksandra de Cizancourt. Ils portent une émotion intense que renforcent les costumes contemporains, la lumière et surtout la musique live composée et interprétée par Maxime Perrin et Samuel Thézé. La scénographie, simple et diablement efficace, achève cette immersion dans le monde de Zola et qui reste malheureusement le nôtre. Le spectacle commence sur le parvis et le hall du théâtre. C'est le lavoir et le public incarne les lavandières qui stimulent le crêpage de chignon entre Gervaise et «la Poisson». Dans la salle, par un dispositif bi-frontal, nous sommes tout aussi bien les noceurs que Gervaise a moins que plus invités à sa fête ou bien les jurés de l'audience. L'espace scénique est seulement revêtu d'une table en formica, de quelques chaises et tabourets. Quelques accessoires (tréteaux, table roulante, étendoir et lampe) complètent peu à peu le décor. Dans sa sobriété, il permet à la violence des situations de prendre toute sa place.

Les Chroniques est un spectacle d'une grande intelligence et d'une grande finesse. La métaphore du train en est le plus bel exemple. Omniprésente en lumière et en bruitage, elle signifie cette envie d'ailleurs, rendue impossible par les violences sociales et intra-familiales.

Catherine Wolff

Les Chroniques

Publié le 3 décembre 2024



© Simon Gosselin

Au Théâtre Gérard Philipe, Éric Charon adapte deux romans d'Émile Zola dans *Les Chroniques*, une pièce fluide et inventive qui fait sentir sur le vif l'inéluctable déchéance humaine.

LES CHRONIQUES : ÉRIC CHARON PLACE LE PUBLIC AU CŒUR DE L'ŒUVRE DE ZOLA

L'Assommoir et *La Bête humaine* réunis par le verbe

Rêves brisés, fatalité du désespoir : une histoire intemporelle

Une mise en scène fluide et inventive portée par un magnifique jeu d'acteurs

Éric Charon : portrait

UNE LIGNÉE AU DESTIN FUNESTE : LES ROUGON-MACQUART

Dans *L'Assommoir*, Gervaise semble sortir de la misère après que son premier mari, Auguste Lantier, l'a abandonnée avec son enfant, Jacques. Elle épouse Coupeau et gère une blanchisserie qui semble tourner rondement. Mais l'alcoolisme de Coupeau et le retour d'Auguste vont briser ses espoirs. Jacques grandit sans amour paternel et dort dans la pièce où l'on range le linge sale. Plus tard, il devient mécanicien de locomotive dans *La Bête humaine* et assiste au meurtre d'un notable qui avait autrefois abusé de Séverine Roubaud, sa maîtresse...

MOMENTS DRAMATIQUES POUR UNE HISTOIRE INTEMPORELLE

Le pari d'Éric Charon est une grande réussite : il nous fait naviguer dans les deux œuvres par des allers-retours entre des moments-clés de chacune que la richesse de la gouaille populaire, dans une langue d'aujourd'hui, rend immédiatement explicites. On suit ces deux histoires dans une parfaite continuité, celle de la nature intemporelle de la condition humaine. En définitive, sur le fil conducteur d'une lignée de malheur, les thèmes abordés sont universels : le poids de la misère, les violences faites aux femmes, le pouvoir des pulsions, la force des addictions.

«Le dispositif scénique bifrontal offre une arène dans laquelle le public est invité à observer et à participer à l'enquête.» Éric Charon

UNE MISE EN SCÈNE FLUIDE ET INVENTIVE

La pièce commence par une séquence de franche engueulade dans le hall et sur le perron du Théâtre Gérard Philipe : une idée intéressante, mais un peu longue et difficile à exécuter sans délaissier une partie du public qui ne voit rien et n'entend pas bien... Le public prend alors place dans un dispositif bi-frontal fait de quelques tables, chaises et cordes d'étendage qui, habillés d'accessoires (dont un fameux banquet vin-poulet-salade), vont judicieusement évoquer la blanchisserie, la maison des Roubaud, le tribunal où Jacques Lantier sera jugé. C'est surtout le jeu d'acteurs, formidablement incarné, qui donne sa fluidité et son impact au récit . Dans une lumière très maîtrisée, la musique et les bruitages en direct (accordéon, clarinette, sampling) ajoutent à la puissance du jeu interprété sur le plateau, mais aussi au sein du public qui est pris à partie.

ÉRIC CHARON : PORTRAIT

Après des études littéraires et théâtrales, Éric Charon a participé à de nombreuses créations collectives, notamment avec Sylvain Creuzevault. À partir de 2009, il rejoint le collectif In Vitro avec lequel il joue notamment des pièces dirigées par Julie Deliquet. Son travail privilégie l'écriture de plateau et explore de nouvelles formes de théâtre dans des lieux singuliers, comme pour sa mise en scène de «Série noire - La Chambre bleue» d'après Georges Simenon.

Waheb Lekhal

Les Chroniques d'après Émile Zola, adaptation et mise en scène Éric Charon, au TGP - CDN de Saint-Denis.

Publié le 2 décembre 2024



© Simon Gosselin

Les Chroniques d'Éric Charon procèdent des séquences phares de *L'Assommoir*, et surtout de *La Bête humaine* d'Émile Zola; portrait d'un homme hanté par le meurtre des femmes, dont l'enfance a été malheureuse - cadre de dé-construction qui ne saurait tout expliquer. Et Jacques Lantier s'était gardé des désirs infernaux - vin, femmes, jeu et argent, ressentant cette fêlure - instinct pour le crime et la folie. Le tableau théâtral de la saga littéraire est plutôt lugubre et sinistre - horreur et damnation -, mais l'implication scénique des acteurs en fait un théâtre intense.

Lantier est observateur, malgré lui, du meurtre du riche affairiste Grandmorin, assassiné dans le wagon d'un train. On entend, infernal, le bruit de chemins de fer invisibles dont les lumières éblouissent la salle par intermittence, laissant deviner la ville non loin. Roubaud jaloux a tué le protecteur, amant et violeur de sa femme Séverine. Jacques « muet », le trio complice étouffe le meurtre lors de l'enquête. Le rapprochement passionnel entre Jacques et Séverine se fait irréversiblement.

Entretemps, on aura pénétré dans la blanchisserie de Gervaise et de ses acolytes, où surgit Coupeau, le mari, couvreur blessé, chômeur, noceur et beau parleur. La fête qu'organise la blanchisseuse est joyeuse, conviviale - bonne humeur et gaieté.

L'histoire criminelle est écrite par Émile Zola au XIX^e: aveuglement de la justice, protection systématique d'une caste ou d'un genre, ceux des hommes puissants. La société prend aujourd'hui conscience d'une violence implicite à ne plus tolérer.

Une figure se dresse - regard, point de vue et parole de notre temps - dans ces *Chroniques* passionnées d'Éric Charon: la femme-juge Denizet dénonce non seulement le crime de Lantier, mais d'un corps social pathogène où les femmes sont opprimées, niées, coupables « naturelles » de leur art de séduire. De plus, déterminisme social, généalogie, les personnages de Gervaise et de Jacques Lantier offrent des trajectoires fracassées - une mère et son fils -, depuis la misère.

La Bête humaine est un des premiers grands romans noirs de la littérature française. *L'Assommoir* développe un registre plus mélodramatique à la langue verte - soit une cohabitation entre l'argot et la langue populaire de celui-ci et le langage politico-juridique de celui-là - histoire populaire et milieu social mêlés.

Les personnages masculins zoliens sont souvent démissionnaires, lâches et brutaux, quand les femmes éprouvées pourtant continuent de se battre et font le procès en appel de Jacques Lantier, pour le mettre face à lui-même. De Zola jusqu'à la violence faite aux femmes, au XIX^e comme au XXI^e, le procès des viols de Mazan en dit long sur notre société actuelle, patriarcale, machiste et viriliste.

Le public est convié dans l'arène d'un dispositif bi-frontal, l'espace d'un tribunal, invité à observer et à participer à l'enquête, prenant part à l'interrogation commune.

Les cinq interprètes jouent une quinzaine de personnages : Zoé Briau, Éric Charon, Aleksandra de Cizancourt, Magaly Godenaire et David Seigneur sont excellents, passant d'un personnage à l'autre, d'une histoire et d'un scénario à l'autre, vifs, et retombant toujours sur leurs pieds, se parlant, s'invectivant, se provoquant, soumis au souffle de l'émotion et du sentiment auquel ils ne peuvent résister, manipulés par un désir qu'ils ne maîtrisent pas, les femmes travaillant, les hommes observant.

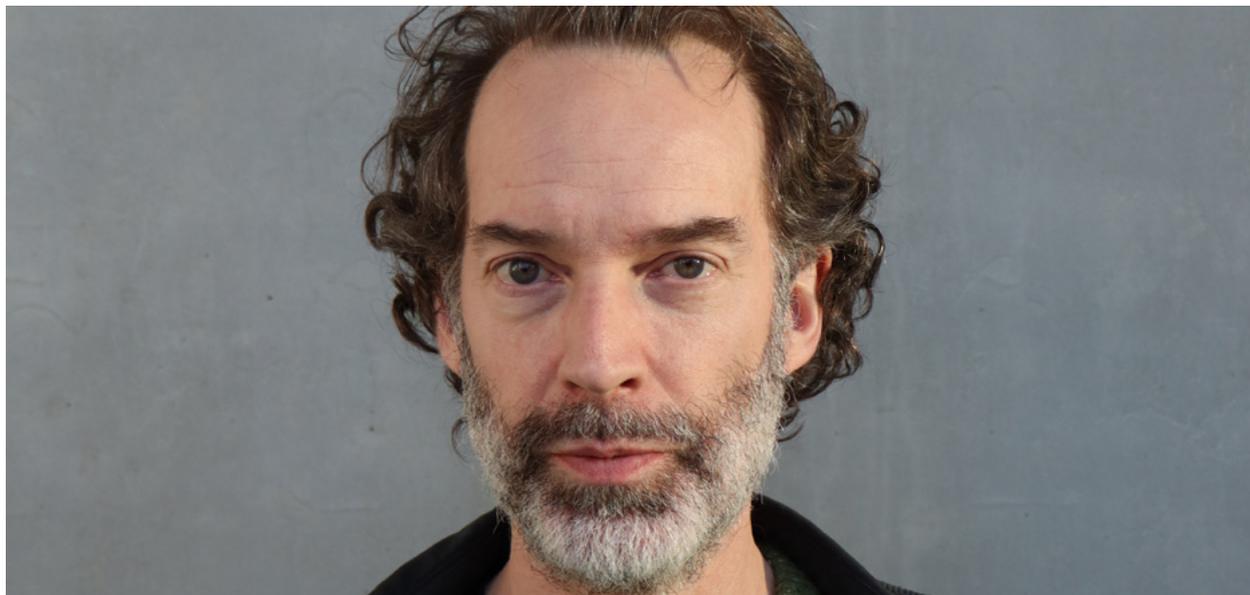
La musique souligne les heurts, les soubresauts narratifs, Maxime Perrin à l'accordéon, aux percussions et clavier, Samuel Thézé à la clarinette et sampling,

La représentation commence à l'extérieur avec les lingères sur le parvis du théâtre : disputes de rue, controverses et vociférations verbales, insultes et injures des mères et filles humiliées et en souffrance. Il n'est nul destin qui serait à jamais tracé, si on met à la question la violence en vue de relations dites plus humaines.

Véronique Hotte

Éric Charon : « L'œuvre de Zola résonne au temps présent »

Publié le 28 novembre 2024



©Pascale Fournier

Au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, le comédien et metteur en scène s'attaque à l'œuvre de Zola et donne à voir la nature humaine au plus près de sa noirceur, de sa fragilité et de sa misère. Plongée au cœur des répétitions.

Salle Mehmet Ulusoy, comédiens, comédiennes, techniciens et techniciennes s'affairent. Dans quelques jours, c'est la première *Des Chroniques*, une mise en abîme des drames qui fracturent nos sociétés contemporaines à travers un maillage de deux épisodes phares de la saga des *Rougon-Macquart*, *L'assommoir* et *La Bête humaine*. S'attachant tout particulièrement au lien mère-fils, qui unit Gervaise Macquart à Jacques Lantier, Éric Charon, membre du collectif In Vitro depuis 2009, met au temps présent amour, passion, folie et déclin dans un monde ouvrier en pleine effervescence.

Afin d'être au plus près de cette matière vibrante et humaine, il a imaginé un dispositif bi-frontal. Au centre du plateau, trois tables, des tabourets, des bancs installés çà et là. Les vestiges d'un repas, d'une fête, quelques verres, des bouteilles, des assiettes, la vie est là dans ces riens, ces petits détails. Comme l'impression, que l'on pénètre dans l'intimité d'un couple, d'une famille. C'est d'ailleurs, là, que l'artiste se tient avec sa troupe. Ensemble ils évoquent le dernier filage, défilent les scènes pour être au plus près du texte et de l'intention de chaque personnage.

UNE PUISSANCE CINÉMATOGRAPHIQUE

L'œuvre de Zola, il la connaît bien. « *J'ai, depuis mes études de lettres à Nanterre, une passion pour l'œuvre de Zola. Un prof m'en a transmis le virus, il y a maintenant 30 ans. À l'occasion d'un stage AFDAS que j'ai donné, il y a peu, j'ai redécouvert ce matériau merveilleux pour le théâtre. Je sortais d'un travail sur Simenon où j'avais exploré la puissance cinématographique de ses écrits. Il y a dans le cycle des Rougon-Macquart, cette même force de l'image, qui m'est très chère étant passionné des films noirs américains des années 1950-1960.* » Si le cinéma, du moins sa dimension plastique, irrigue la mise en scène, tant par les éclairages rasants que par la manière de traiter les fondus-enchaînés pour passer d'une époque à l'autre, d'un personnage à l'autre, ici pas de caméra, pas de vidéos, tout se joue aux tréteaux.

Pour mettre en lumière les rapports qui unissent les différents protagonistes, Éric Charon travaille en étroite collaboration avec Zoé Pautet (scénographie) et Julie-Lola Lanteri (éclairage) pour faire jaillir des images, des impressions. *« Il y a cette dimension cinématographique dans l'œuvre de Zola, dans les descriptions et dans les rapports qu'entretiennent les différents personnages entre eux. C'est en tout cas ce que pensait Deleuze. J'avais très envie de rendre cela au plateau. D'autant qu'étrangement, les situations qu'il décrit résonnent extrêmement fort avec ce qui se passe aujourd'hui. Que ce soit la place des femmes, les conflits sociaux qui éclatent un peu partout, le progrès qui vient bouleverser des vies, les fracassent. Tout est dans ses romans. Rien ne semble avoir bougé. Il y a toujours cet écrasement systématique des faibles par les puissants. C'est un cycle perpétuel. »*

DES TRANCHES DE VIES FRACASSÉES

Les répétitions vont bon train. Le vin factice coule à flots. Le temps défile. Au plateau, se joue un moment de bascule où Gervaise est toute à sa joie de partager avec ses amis, ses employés, les gens du quartier, un temps d'insouciance. Coupeau n'a pas encore totalement sombré dans l'alcool. Étienne Lantier, son premier amour, n'est pas encore réapparu dans sa vie, pour prendre sa revanche. La vie de cette femme semble suspendue à un fil. Pourtant, l'ombre du drame plane.

La famille Macquart apparaît, en quelques répliques, entre émancipation toute relative et misère à venir. *« Dès les premiers tomes de la saga, tout est déjà programmé, inscrit. C'est édifiant. À travers l'histoire d'une famille, il entre par la petite porte pour parler de manière plus large de son époque. C'est à la fois très intime tout en reflétant un état général de la société. Raconter la vie de Gervaise, qui est un élément matriciel chez Zola, c'est évoquer Germinal, La Bête humaine, L'Œuvre, c'est explorer les terreaux de la misère et les terrains traumatiques d'une généalogie. Elle inaugure les prémises d'une genèse maudite, qui amène un avatar un peu vicié, une coquille vide tourmentée par des désirs meurtriers. C'est cette matière que j'avais envie de travailler en faisant des allers-retours de la mère au fils, en amenant le public au plus près de ces existences qui se débattent mais dont le destin est malheureusement tracé. »*

LA MUSIQUE AU CŒUR DU PROCESSUS SCÉNIQUE

Donnant la réplique à ses interprètes ou observant leur manière d'évoluer dans les textes qu'il a tissés entre les romans, Éric Charon ne reste jamais loin du jeu. Accroupi ou dans l'ombre, il semble insuffler à chacun une dimension autant naturaliste que romanesque. *« J'ai conçu le spectacle comme une arène. Le public est acteur. Il n'est pas juste là pour écouter un état des lieux, celui des femmes à l'époque de Zola, qui n'a finalement que peu évolué en plus de cent ans. Mais je le souhaite plutôt comme un témoin actif, concerné par ce qui se déroule devant ses yeux. Les personnages sont des objets d'études. C'est en tout cas le principe du projet que je porte et que je reproduis d'un spectacle à l'autre. »*

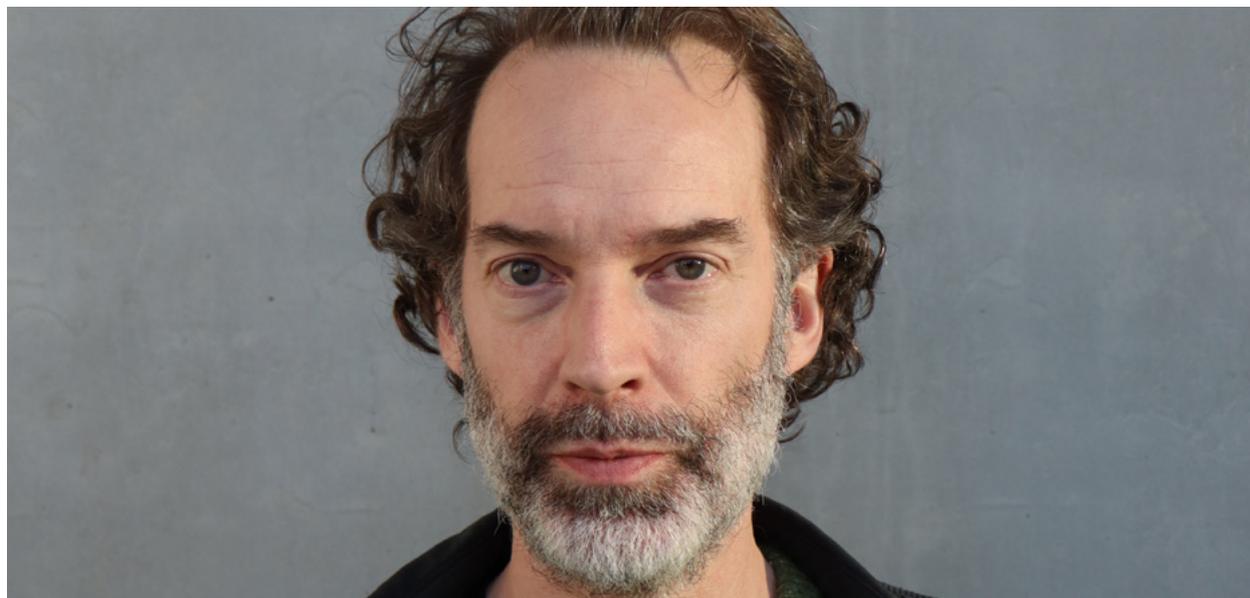
Autre élément fondu dans le décor, et qui est au cœur du dispositif : la musique. Que ce soit les comédiennes qui s'emparent d'accordéons, où les créateurs de la bande sonore Maxime Perrin et Samuel Thézé, tous participent à faire Des Chroniques, une œuvre totale. Les airs joués en direct rappelant les films policiers des années 1950-1960. Deux, trois notes faisant référence à *La Panthère rose* ou à des œuvres très jazz, costumes signés Julie Scobeltzine très années 1970, Éric Charon brouille les pistes et cherche à mettre en lumière l'intemporalité de Zola, sa capacité à éclairer le monde d'hier, d'aujourd'hui et de demain dans ce qu'il a de plus vivant, de plus cruel, de plus fataliste.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

la terrasse

Éric Charon présente *Les Chroniques* d'après Émile Zola, une relecture moderne de Zola pour en saisir la force romanesque et théâtrale

Publié le 27 novembre 2024



©Pascale Fournier

Éric Charon marie le mélodrame social de *L'Assommoir* et le roman noir *La Bête humaine* en un spectacle construit autour de la figure de Jacques Lantier et du féminicide. Une relecture moderne de Zola pour en saisir la force romanesque, et théâtrale, ainsi que l'actualité de ses visions.

Les Chroniques entremêle deux romans des *Rougon-Macquart*, *La Bête humaine* et *L'Assommoir*. Le lien entre les deux, c'est Jacques Lantier, le fruit gâté d'une généalogie abîmée, soumis à une pulsion meurtrière qui l'habite depuis sa plus tendre enfance, né dans un carcan de misère d'un père roublard, ayant grandi avec un beau-père défaitiste et alcoolique. D'un côté, le mélodrame social de *L'Assommoir* autour de Gervaise, véritable mère courage, le corps ouvrier et populaire du Paris de la Goutte d'Or. De l'autre, l'intrigue policière de *La bête humaine*, œuvre considérée comme le premier grand roman noir qui poursuit ainsi le processus que j'ai engagé avec *La chambre bleue* de Simenon. *Les Chroniques* revisitent cette matière avec nos yeux de 2024, construisant une alternance entre des fragments des deux œuvres. Entre souvenirs de famille et pulsions auxquelles Lantier doit faire face, cinq interprètes ont chacun et chacune une double partition. Avec deux musiciens issus du jazz qui accompagnent le spectacle de manière opératique, j'ai également introduit une figure féminine qui fait irruption dans la narration et questionne Jacques Lantier pour qu'il définisse son mal, car aujourd'hui, il faut bien prononcer les mots de féminicide.

UNE LITTÉRATURE DE L'ULTRA-VIVANT

Il y a une vraie opportunité de faire du théâtre avec l'art romanesque de Zola. Deleuze le qualifiait d'auteur préfigurant le cinéma. Il offre en effet de véritables séquences cinématographiques, déploie une littérature de l'ultra-vivant, un torrent émotionnel qui investit des passions universelles, entre Éros et Thanatos, dans le contexte des schémas de violence politique du Second Empire. Notre histoire se déroule du côté de Saint-Denis dans les années 70-80. C'est la fin d'une ère ouvrière, la fin d'un cycle. *La Bête humaine* finit avec un train sans conducteur qui fonce vers la guerre, avec à bord des soldats ivres morts qui filent vers la mort. Zola, c'est l'écrivain de la catastrophe que l'on sent bien venir, une atmosphère qui ressemble à celle d'aujourd'hui.

Propos recueillis par Éric Demey